

Andrea 08 09 2023



NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Andréa

Sage-femme, 50 ans

Entretien du 8 septembre 2023

Les larmes montent tout de suite quand je parle de la Maison de la Naissance. Ça m'a apporté du bien en tant que sage-femme, mais aussi en tant que femme.

Je suis née du côté de Brême, en Allemagne, dans une famille nombreuse toujours très unie. Ma mère a eu onze enfants et je suis la neuvième. Elle a accouché de ses huit premiers à la maison avec le soutien d'une sage-femme, et de ses trois derniers à l'hôpital, car on commençait à considérer que ce serait plus « rassurant », plus « confortable ». Elle admet quand même que les naissances à domicile étaient « toujours chouettes », car entourée par ses enfants et sa famille.

Quand ma mère racontait ses naissances à domicile, j'étais toujours intriguée par le rôle de la sage-femme. Ma grande sœur de dix ans mon aînée est tombée enceinte quand j'avais 13-14 ans. Ça a réveillé quelque chose en moi. Je me suis dit : « Je dois être présente, je dois être là, il faut que je l'aide. » J'ai réalisé à ce moment-là que je voulais être sage-femme. Son accouchement s'est très bien passé et je suis devenue la marraine de son fils. Ça m'a rendu fière !

Quelques années plus tard, j'ai intégré une école de sage-femme à Oldenburg, dans le nord de l'Allemagne. Je me souviens encore très bien du jour de mon audition. Ma mère était présente et attendait dans le couloir pendant que je rencontrais la direction pour leur expliquer pourquoi je voulais devenir sage-femme. Comme c'était une clinique religieuse, il y avait une Sœur parmi le jury. Après mon audition, ils ont invité ma mère à entrer pour les rencontrer et discuter. Pour moi, avoir ma mère près de moi dans ce moment clé de ma vie, c'était tellement beau et précieux. Je me suis tout de suite sentie bien là-bas, et quand j'ai su que j'étais prise, ça m'a comblée de bonheur. D'autant que sur 700 candidats, ils n'en prenaient que 20 ! J'étais fière de moi, d'avoir réussi à aller jusque-là, et je me suis toujours dit que c'était aussi grâce aux encouragements de ma mère et de ma famille.

J'ai des souvenirs incroyables de mes études. C'était un petit service où on était pris en charge à 100 %. J'ai eu de la chance de n'avoir jamais vécu de harcèlements comme ceux qu'on peut entendre concernant des écoles de sage-femmes aujourd'hui. Le personnel était doux et à l'écoute. Il nous a bien expliqué le métier. C'est pendant mes études que j'ai appris à ne pas seulement faire de la médecine. Être sage-femme, c'est aussi toucher et observer le corps de la femme, faire du Shiatsu, faire de l'acupuncture, faire des massages sur des zones importantes pendant que la femme est enceinte ou accouche. C'est là que j'ai pris conscience que je ne voulais pas être là seulement comme médecin, mais comme femme qui accueille et entoure l'arrivée de l'enfant.

J'ai rencontré mon mari à une fête de la bière. Deux ans après notre rencontre, on a décidé de se marier et j'étais ouverte à l'idée de le rejoindre en France. Au début, on parlait anglais puisqu'il ne parlait pas allemand, et moi, je ne parlais pas français. À mon arrivée en France, j'ai pris des cours de français à l'université. En 1997, j'étais prête à travailler et j'ai eu une expérience à la polyclinique de Saint-Herblain. Bien que, dès le départ, j'avais conscience que c'était un lieu médicalisé, je m'étais dit qu'il y avait sans doute du potentiel pour intégrer d'autres visions et aspects du métier. Ça n'a pas vraiment été le cas, et bien que je respecte leur travail, ce n'était pas vraiment l'idée du métier que je me faisais et que j'avais envie de faire. Avant de venir en France, après mes études, j'ai travaillé dans des Maisons de Naissance*. Là-bas, la future maman venait avec son conjoint. Il y avait accès à des outils médicalisés pour faire des prises de sang, des perfusions, etc. et un lien direct avec un médecin. La clinique était à 5-10 minutes, si jamais un transfert était nécessaire. C'était un vrai plaisir de travailler dans ces Maisons de Naissance et je voulais retrouver ça en France.

Je suis tombée enceinte en mars 1997. Je cherchais où j'allais accoucher. À la polyclinique ? Non, ce n'était pas mon endroit. J'étais déjà prête à l'idée d'accoucher à domicile. Ça ne m'aurait pas

fait peur du tout. La difficulté était de trouver la sage-femme qui allait m'accompagner. J'ai rencontré T.C., une sage-femme libérale qui travaillait à la polyclinique et qui donnait des cours de préparation. Elle avait déjà travaillé à la Maison de la Naissance en tant que remplaçante. Je lui ai expliqué mon inquiétude pour la naissance de notre enfant. Elle m'a dit : « Je pense que pour toi, le seul endroit, c'est la Maison de la Naissance de Saint-Sébastien. »

J'y suis donc allée. Lorsque j'ai demandé à m'inscrire, la secrétaire m'a dit : « C'est un peu trop tard là, il y a une liste d'attente. » Je me suis effondrée en expliquant que c'était le seul endroit où je voulais accoucher. Elle a alors appelé la surveillante de la maternité, avec qui j'ai discuté et qui m'a laissé m'inscrire finalement. J'ai fait les consultations avec le Docteur D. et j'ai demandé à y faire un stage. Ils ont accepté et quelque temps plus tard, enceinte, j'intégrais l'équipe de suite de couches. Jour après jour, je découvrais la salle de naissance et je me disais : « Effectivement, c'est là que je voudrais accoucher. C'est ce que je connais. » Je retrouvais là le respect de la femme avec des personnes bienveillantes, à l'écoute, présentes et ouvertes. C'était un espace joyeux, agréable et chaleureux. J'allais travailler là-bas avec un grand plaisir.

J'ai travaillé deux semaines avant d'accoucher. Le 17 décembre 1997, Antonia est née. C'était la naissance que je m'étais imaginée. Entourée de personnes de confiance, bienveillantes et qui m'ont accueillie avec : « Comment vous allez ? Comment vous vous sentez ? » plutôt que « Nom ? Prénom ? etc. » J'ai accouché et le soir même, je suis rentrée chez moi. C'était ce que j'avais en tête, rentrer pour me retrouver en famille. Pour mes autres enfants, ça a été pareil. J'ai eu des jumeaux et en tant que sage-femme, on sait qu'il peut y avoir des complications. Mais j'avais confiance en moi et en mes enfants. Je leur parlais. Finalement, tout s'est bien passé et en une demi-heure, elles étaient nées. J'ai accouché de mon quatrième à la Maison de la Naissance de la clinique Jules-Verne. J'avais ma sage-femme. Je voulais être sûre de savoir avec qui j'allais accoucher. Je savais ce que j'avais en tête. Elle n'était pas à l'aise pour que j'accouche à domicile et je n'ai pas voulu poser de problème. Arrivée à la clinique, j'ai mis un rideau autour de moi, je me protégeais. J'étais concentrée sur moi. Je ne voulais pas être affectée par ce qui pouvait être médicalisé autour de moi. J'y suis allée, j'ai accouché et je suis rentrée chez moi.

Ma vie en tant que maman est intimement liée à la Maison de la Naissance. Le jour où on nous a annoncé qu'elle allait être rachetée et qu'on allait déménager et devenir la clinique Jules-Verne, j'ai senti qu'il y aurait du changement. J'espérais seulement que ce ne soit pas un changement vers plus de médicalisation. C'est ce qu'on a eu.

La période de transition n'a pas été simple. On a intégré l'équipe de la clinique de la Haute-Forêt et j'étais ouverte à ça. Il fallait se lancer et voir ce que ça allait donner. Je me souviens de ma première nuit à la clinique avec Mr. B. où on a fait une césarienne d'urgence. Il nous manquait des éléments, des informations et tout n'était pas comme on le souhaitait, mais on a toujours su mettre en priorité les femmes, les préserver et les laisser dans leur cocon.

Les années avancent, les augmentations du nombre d'accouchements aussi. Au début, je faisais un peu de tout. J'ai fait de la prépa., j'ai été en suite de couches et en salle de naissance. En revanche, je n'ai jamais voulu aller au centre IVG. C'est un élément qui est un peu difficile pour moi. La consultation, ce n'était pas mon truc non plus. Je préfère vraiment l'élément de la naissance. C'est-à-dire, accompagner les femmes, leur donner des informations sur ce qu'elles peuvent faire, ce dont elles ont le droit, etc. Leur donner confiance en elle et en leur bébé. Leur dire : « Vous savez faire. Votre corps sait faire. » C'est très important pour moi de donner aux femmes ces informations-là, car avec Internet, beaucoup de mamans peuvent être perturbées. Et c'est pareil pour les pères. Leur donner confiance à eux aussi.

Aujourd'hui, je dois admettre que je suis déstabilisée par les manières de gérer l'accompagnement de la grossesse et les naissances dans une clinique. Avant entre les collègues on s'écoutait, on se rassurait, il y avait des signes, le regard dans les yeux et on était connectées. Aujourd'hui, je ne sais pas toujours avec qui je travaille. Il y a un va et vient constant, et quand j'appelle quelqu'un, je ne sais pas qui il y aura derrière la porte. Aussi, lorsque l'auxiliaire arrive, elle ne se présente pas toujours et demande tout de suite : « Alors, c'est un garçon ou une fille ? », suivi ou précédé de : « Allez, poussez poussez poussez poussez ». J'ai vraiment du mal avec ces formules toutes faites apprises et calquées (bêtement) sur toutes les situations. Je gère le moment avec tact évidem-

ment, mais ce n'est pas ce à quoi j'ai été habituée. J'ai été habituée aux regards, aux signes, à l'écoute, à la cohésion, à l'esprit d'équipe.

On accueille aujourd'hui dans l'équipe beaucoup de jeunes auxiliaires de puériculture, et je constate qu'elles sont formatées. On leur demande d'adopter des attitudes plus médicalisées, plutôt que de travailler dans la relation humaine de confiance. On leur apprend des gestes de base, mais ce sont des gestes qui, dans certaines situations particulières, ne conviennent ni à la sage-femme, ni à la femme surtout. Par exemple, le fait d'accoucher sur le dos. Pour moi, ça n'est pas du tout la norme. Moi, par exemple, j'ai accouché à quatre pattes. Je demande aux femmes ce qu'elles préfèrent, dans quelle position elles se sentent le plus à l'aise. Peut-être qu'elle préfère s'allonger sur le côté plutôt qu'avoir les jambes ouvertes avec la sage-femme face à elle ? C'est vrai qu'aujourd'hui nous sommes souvent limitées dans les positions parce que 95 % des femmes accouchent avec la péridurale.

La péridurale, c'est bien pour certaines femmes. Ce que je trouve dommage, c'est qu'on l'utilise pour éteindre tout. Ça éteint la douleur, mais aussi la peur. Pas celle de la femme, mais celle du gynéco, de l'anesthésiste et de la sage-femme. Pour moi, certaines fois, la péridurale n'est pas nécessaire. C'est là que la sage-femme doit faire son travail. La question à poser est : « Pour quelles raisons souhaitez-vous avoir une péridurale ? » Si la femme a su faire le travail jusqu'à l'accouchement sans péridurale, elle saura accoucher. On associe souvent l'accouchement à la difficulté et à la douleur. Mais chaque femme est capable d'accoucher. De quoi a-t-elle besoin ? D'un soutien. D'être accompagnée dans le souffle, la poussée, les positions... Je dis aux femmes : « Si à un moment, ça devient trop difficile et que vous avez besoin d'être soulagée, vous venez vers moi pour me demander. Mais moi, je ne décide pas pour vous à « ce moment-là » . » C'est la femme qui accouche, donc c'est à nous de nous adapter à elle pour l'accompagner, pas l'inverse. L'important c'est de le respect de la femme et l'arrivée de l'enfant.

C'est la même chose concernant le geste de poser la main sur le périnée lors de l'accouchement. On m'a toujours dit : « Tu ne touches à rien, tu laisses l'enfant faire tout seul, tu restes connectée avec la femme et tu soutiens » Et effectivement, on voit l'enfant qui se tourne tout seul ! On a l'impression qu'il faut qu'il sorte tout de suite, mais l'enfant a besoin de cette phase pour expulser toutes ses glaires de ses poumons pour se libérer. Si on laisse un bébé faire, un bébé sait naître tout seul.

Évidemment, je suis lucide et je pense toujours aux risques : est-ce qu'on accueille un gros bébé, est-ce qu'on va avoir affaire à une dystocie des épaules, quel est le passé de la maman, est-ce qu'elle a eu de la médication, de la tension, du diabète ? Etc. Tout ça trotte quand même dans la tête. Mais quel est l'intérêt de diffuser ces inquiétudes aux parents ? C'est aussi ça le travail de la sage-femme : pouvoir s'adapter aux situations et savoir être ferme quand c'est nécessaire. Par exemple, dire : « Maintenant, Madame, vous devez m'écouter pour que je puisse accompagner votre bébé » ou prendre toutes autres décisions qui aillent dans le sens de la sécurité de la femme et de l'enfant.

Je travaille plus des nuits que des jours pour une question d'organisation familiale. La nuit comme le jour, on est toujours occupé, la salle est toujours pleine. Mais pendant la nuit nous n'avons pas autant de passage (passage de personnes qui demandent, qui regardent dans les dossiers sans avoir du contact avec la femme et qui disent : « Par contre là, tu ne penses pas que, tu devrais pas... »).

Je reviens encore sur les écoles de sage-femme. Les sages-femmes qui sortent de l'école sont formées à la médicalisation. Elles ne sont plus formées dans la physiologie de la naissance. Quand je suis en face des élèves, je leur demande : « Regarde la dame. Comment elle porte son bébé ? Comment elle respire ? Comment elle te regarde ? Est-ce que c'est un regard qui veut dire « Aidez-moi » ou plutôt, « Je m'assume, je peux, j'y arrive, je suis sereine » ? Que dit son corps ? Est-ce qu'elle cherche un contact ? Un massage ? » On n'apprend plus ça. Maintenant, c'est plutôt : « Est-ce qu'elle a eu son échographie ? Est-ce que c'est une macrosomie ? Un diabète gestationnel ? Une pré-éclampsie ? » On est dans le contrôle.

Une nuit, en suite de couches, j'ai rencontré une jeune nouvelle arrivée. Vers 21-22 h, j'ai l'habitude de faire un tour pour savoir si les mamans ont besoin de quelque chose : De parler ? D'une

tisane ? De quelque chose qui leur ferait plaisir ? Et s'il n'y a rien, je n'insiste pas. Aujourd'hui, les jeunes prennent leur chariot et l'ordinateur et demandent : « Est-ce que votre bébé a fait caca ou pipi ? Est-ce que vous avez pris la température ? Est-ce que vous avez pris vos médicaments ? » Il n'y a pas d'attention pour la femme, pour son corps. Ce soir-là, à deux heures du matin, je la vois prendre son chariot et son ordinateur pour faire son deuxième tour. Elle voulait prendre la température des bébés. Je lui ai dit : « Écoute, je sais que tu veux bien faire mais je te demande de ne pas y aller et de laisser dormir les mamans. Ne t'inquiètes pas, tu es sous ma responsabilité. Les mamans savent faire. Et si tu as besoin de te sentir rassurée, tu demandes à la mère quand elle se réveille de sonner et de te prévenir que tu peux y aller. » La nuit, normalement, on dort. Et on sait très bien que le sommeil après avoir accouché est essentiel pour se ressourcer. Je suis sortie de mes études en connaissant l'acupuncture et les zones de réflexion en lien avec la médecine chinoise. J'ai appris à observer, à sentir le comportement de la femme, à respirer avec elle, à souffler avec elle, à l'accompagner avec plus de douceur vers des sensations plus profondes grâce à un souffle continu. En France, j'ai fait plusieurs formations de Shiatsu. Ça fait un bien fou auprès des mamans, des bébés et des papas ! J'ai dernièrement fait une séance d'acupuncture à une maman en salle de naissance et le père me dit : « Vous pouvez peut-être me piquer aussi, je sens que je suis un peu tendu ! » Il était tout fier que je le pique aussi ! Globalement, je trouve qu'on crée trop d'inquiétudes. Il y a une manière de gérer les situations qui est basée sur une médicalisation, plutôt que de donner confiance aux femmes. Quand les femmes appellent pour un problème, on leur demande : « Vous avez déjà pris du Spasfon ? » On devrait les accompagner, leur expliquer que ces sensations sont normales, que les muscles et les ligaments sont en tension du fait d'être enceinte. Qu'il y a des solutions qui peuvent vous faire du bien comme prendre un bain, avoir une bouillotte, poser du frais, prendre du repos. Et si ça se poursuit, prescrire le médicament en dernier recours. On ne les aide pas à ce qu'elles se fassent confiance. On ne les écoute plus. Par contre, on crée les inquiétudes. Il y a une tendance à tout compter, à calculer, à appliquer la même formule pour tous : « Oh, il est déjà trop gros ! Vous avez pris trop de poids ! Faites attention aux aliments ! » Il ne faut pas oublier, on est quand même toutes différentes ! Grande, petite, large, plus de poitrine, moins de poitrine. Maintenant, tout le monde devrait suivre le même chemin. Je vois aujourd'hui les collègues partir avec qui j'ai travaillé pendant des années et avec qui j'ai partagé surtout les mêmes points de vue sur le travail d'une sage-femme : « Respect, présence, accompagnement, confiance, joie, soutien, écoute, observation, etc » . J'aimerais continuer de partager ce que j'ai appris, ma manière de voir le métier de sage-femme, et faire en sorte qu'on réintègre, petit à petit, de l'humain au centre de ce métier si essentiel.

*Les Maisons de Naissance

9 en France depuis 2015

12 ont été envisagées pour 2022. Mais seule, celle d'Aubagne (Bouches du Rhône) a été inaugurée le 15 novembre 2023. 20 projets sont en cours

1 en Maine et Loire(maisondenaissance49@gmail.com),

Les 8 maisons de naissance : ● CALM - Paris ● DOUMAIA - Castres (81) ● Joie de naître - Saint Paul (974) ● La Maison - Grenoble (38) ● Le Temps de Naître - Baie-Mahault (971) ● MANALA - Sélestat (67) ● PHAM - Bourgoin-Jallieu (38) ● Un nid pour Naître - Nancy (54)

Collectif des maisons de naissances de mai 2023 : contact : Florence Gomez, 06 27 45 52 41

En France, contrairement à d'autres pays européens comme le Royaume-Uni ou l'Allemagne, la possibilité d'accoucher en dehors de l'institution médicale est très limitée. Certaines femmes revendiquent malgré tout une meilleure considération de l'accouchement à domicile ou encore en maison de naissance